La Meuse devant Namur; la citadelle; confluent de la Meuse et de la Sambre (voy. p. 354). — Dessin de Vuillier, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

NAMUR.

Namur, centre d'excursion. — Entrée en gare. — La citadelle. — La rue. — Les églises. — La Meuse.

A peine a-t-on mis le pied sur le quai de la gare que, au grincement des treuils manœuvrant en tous sens, au mugissement de la vapeur échappée de la gueule des locomotives, au tonnerre des plaques rebondissant sous le roulement des trains filant dans toutes les directions, au fourmillement des hommes d'équipes tirant les roulottes chargées de colis et des gardes à visière bordée de cuivre circulant le long des portières, on reconnaît le mouvement et l'animation d'un de ces vastes centres d'excursion, en quelque sorte choisis par la nature elle-même pour servir de point de croisement à la multiplicité des routes rayonnant à travers la montagne et la plaine, comme les rais d'une gigantesque patte d'oie.

De minute en minute les signaux jouent, les disques tournent, les leviers déplacent les rails, les trompes signalant l'arrivée des convois lancent leurs rauques abois, le sol est ébranlé par de sourdes trépidations, en même temps que dans l'air, empli de flamme et de fumée, tinte le carillon ininterrompu des sonneries du télégraphe, meuglent les machines qu'on approvisionne d'eau ou dont à grands coups d'écouvillon on racle

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337; t. XLVIII, p. 273, 289, 305, 321; t. XLIX, p. 337.

les scories, qui, pleuvant en longs jets, s'écachent à terre comme une grêle braséante. Chaque fois que sous les voûtes métalliques stoppe en soufflant et en hurlant une nouvelle file de wagons, le fracas des glaces retombant dans la rainure, le claquement des portes battant le flanc des véhicules, le grincement des graviers de l'entre-voie écrasés sous la ruée des débarqués, et les appels, les cris, les hilarités exhalés des portières, s'ajoutent aux mille rumeurs des trains pris d'assaut par ceux qui s'en vont. Et sans cesse la foule oscille aux poussées de ce double courant, grossissant au fur et à mesure des alluvions que jettent sur le pavé de la gare les récents arrivages, fournées hétéroclites de terriens calleux, venus à la ville pour se ravitailler et ployant sous le faix des corbillons de beurre et de fromages qu'ils déverseront tout à l'heure sur le carreau des halles, de margoulins coiffés de bonnets en peau de renard et le dos sanglé par les bricoles d'une marotte, de marchands de bestiaux aux longues blaudes flottantes, la carrure épaisse et le torse bombant, appuyés sur des triques noueuses dont les lanières s'entrelacent à leurs mains, de blatiers ayant gardé aux plis de la peau une blancheur de farine, poudre de riz échappée au taquet des moulins, de sèches commères accrochées à des sacs houleux où hogne quelque goret, puis encore de hobereaux guêtrés de houseaux et le fusil en bandoulière, de châtelaines en blouses de chasse, la ceinture de cuir aux reins, un toquet à plumes posé sur la coiffure garçonnière, de touristes mâles et femelles portant qui le plaid en sautoir, qui le mackintosh aux épaules, qui le pétase enroulé de tulle vert sur le chef, moineaux échappés de la volière des villes et qui, pris de la folie des étés et des automnes, tendent leurs ailes vers les libres espaces.

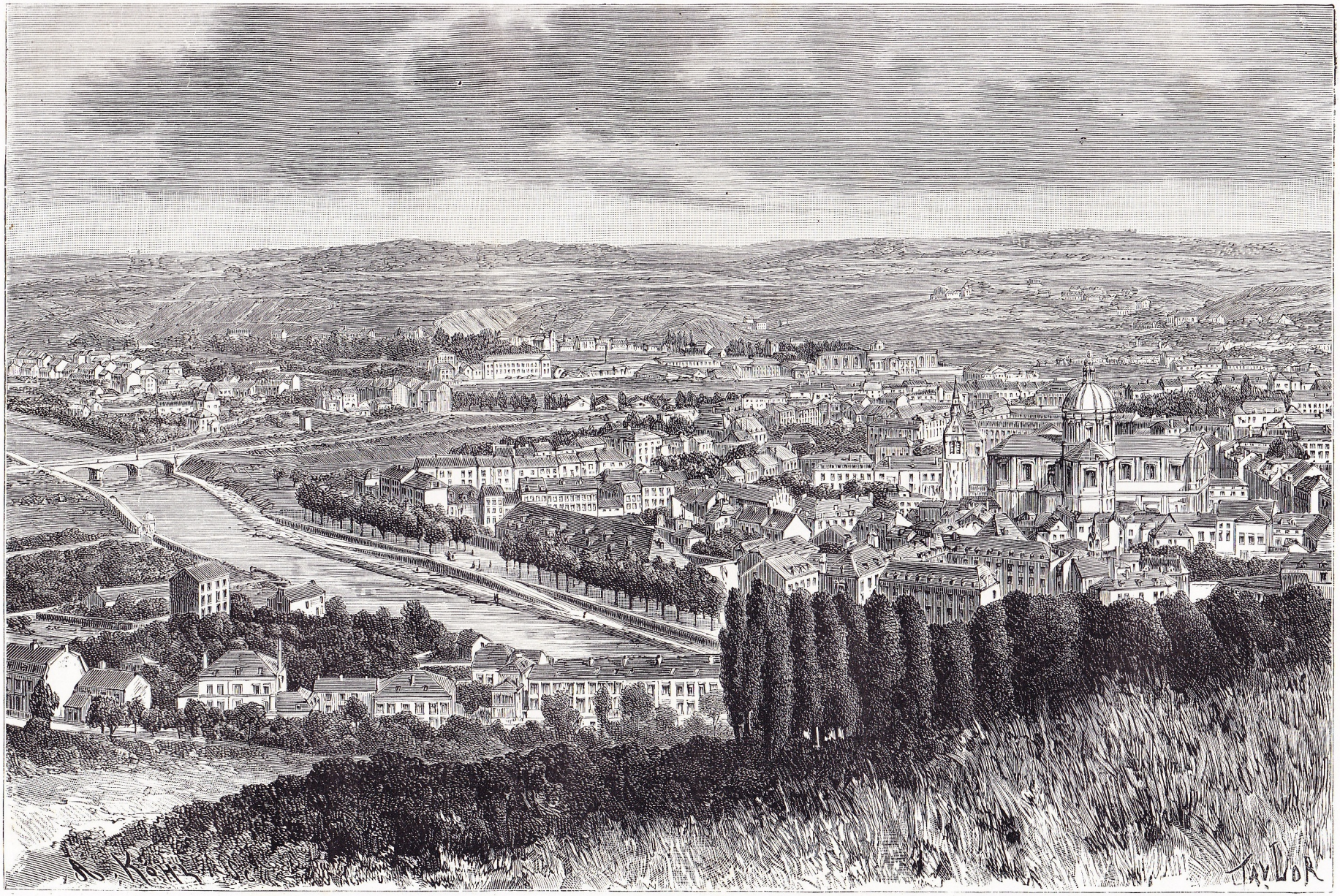
Cette peinture d'une gare turbulente n'a rien d'exagéré si l'on considère qu'il passe de l'aube à la nuit près de trois cents trains sur le railway namurois, tant marchandises que voyageurs, et que la moyenne journalière des recettes, rien que pour le transport de ces derniers, colis de chair et d'os, d'ailleurs soumis aux mêmes chances d'avaries que les autres, s'élève à un peu plus de vingt mille francs. Une telle affluence de passagers s'explique par la situation de la ville, première étape vers les grands horizons de l'Ardenne, porte ouverte sur les plateaux hesbignons et coudrusiens, espèce d'auberge naturelle placée à l'orée de ce pays des surprises et des enchantements.

Dès Namur, le paysage, jusqu'alors indécis, çà et là seulement écorné d'une arête rocheuse, prend son caractère définitif. La montagne, crevant d'un coup d'épaule furieux la surface terrestre, fait un bond jusque dans le ciel; entre ses versants se creuse le profond lit des vallées, empli à pleins bords par l'ample coulée d'un fleuve et de ses affluents; et un vent frais, descendu des hauteurs ou monté des gorges lointaines, comme si quelque invisible main avait brusquement ouvert les vannes de l'espace, aiguillonne le sang sous la peau. A peine l'a-t-on senti, ce souffle vif, qu'on éprouve distinctement l'impression d'un radical changement survenu aussi bien dans les conditions atmosphériques que dans les conditions géologiques : l'esprit s'éveille à des idées de migration, de courses aventureuses, de folles escalades au flanc de ces pyranésiennes architectures échafaudées dans l'air comme les piliers du ciel et qui sont les montagnes. De partout jaillissante au-dessus des toits de la ville avec ses grises masses en surplomb, couronnées de murailles à angles droits, l'énorme bosse de la citadelle là-bas semble en dessiner le premier contrefort (voy. p. 353).

Aussi Namur, partageant en cela la fortune de Dinant, est-il régulièrement choisi par nombre de pèlerins comme le point de départ des excursions dans le pays : de là, un pied posé dans le pays de Sambre, un autre dans le pays de Meuse, on rayonne vers les extrémités de cette roue dont l'avenante cité est le moyeu. Épaulée à son rocher guerrier, au point de jonction de la rivière avec les eaux fluviales (voy. p. 353), celle-ci offre, d'ailleurs, outre la facilité des communications, les séductions d'une agglomération animée, s'égayant de nombreuses occasions de plaisir, en ses casinos, ses kursaals, ses cercles de sport, cordialement accueillants pour les oiseaux de passage que la saison de villégiature pousse vers ces parages. Sa rue principale, bordée sur tout son parcours de magasins et de boutiques devant lesquels s'active la circulation, va, s'allonge, se brise, enjambe un pont, finalement débouche dans la banlieue ; et, tandis qu'aux raidillons prochains s'égrènent les caravanes, des files de placides pêcheurs, assis sur les quais, jettent l'hameçon aux flottilles de brochets, de chevannes, de perches, de barbeaux scintillant sous les eaux vertes; ou bien encore, bras nus, dans leurs tricots rayés de couleurs vives, des équipes de canotiers remontent ou redescendent le fleuve, en levant à temps égaux leurs rames aux pales égouttées en pluies de perles.

La pêche et le canotage sont les grands amusements de la société namuroise, aussi bien pour l'oisif bourgeois possesseur d'un bachot et d'un attirail de lignes que pour l'artisan, l'ouvrier des fabriques, le petit peuple besogneux qui, le dimanche surtout, s'échelonne par bandes le long des berges, amoureux des ébats aquatiques, ou, quand il n'y prend point de part, se délectant du mouvement et de la clarté des étendues liquides. A Namur, du reste, comme dans presque toutes les villes traversées par un fleuve, il est une population à part, musarde, inoccupée, usant le temps en flâneries au bord de l'eau; et, les yeux vagues, on la voit se pencher sur le flot qui passe, suivant au fond des ondoyants miroirs le vol des oiseaux et la tache brillante des nuages, ou, pendant de longues heures, observant les fluctuations d'un bouchon attaché au fil d'un scion de coudrier.

Ces allées et venues, non moins que le passage des lourds bateaux pontés qui servent à la navigation intérieure, le glissement des périssoires et des yoles



Panorama de Namur (voy. p. 356). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

rayant d'un éclair l'onde, le chargement et le déchargement des chalands retenus par des câbles aux anneaux du quai, la manœuvre d'abordage des petits vapeurs qui font la traversée de Dinant et de Liège, animent le grand fourmillement lumineux de la Meuse.

De la pointe de Grognon, le regard prend en écharpe les perspectives d'amont, barrées par les arches trapues du pont de Jambes, sur un fond de collines vertes ; et à droite, par delà le viaduc du chemin de fer, un coude brusque se dessine, une masse crayeuse écorne le lointain, les *Grands malades*, comme on les appelle dans le pays. L'été, quand, épandu à travers la large échancrure des monts, le soleil traîne sur les rides du flot son filet aux mailles phosphorescentes, allumant de flammes blanches les rocs pulvérulents dans la reculée, les heures s'écoulent rapides à contempler ce beau paysage.

La ville elle-même ne manque point, d'ailleurs, d'échappées pittoresques, soit que des hauteurs on regarde se dérouler le panorama de ses églises et de ses maisons parmi les touffes de verdures épanchées pardessus les vieux murs (voy. p. 355), soit qu'on s'engage dans le labyrinthe des ruelles qui s'entre-croisent autour de l'église Saint-Jean, soit enfin que de la balustrade du Pont de fer on voie s'allonger, entre une enfilade de logettes suspendues, les unes en bois, les autres en maçonnerie, le couloir où roulent les eaux de la Sambre. Et cette ville, d'apparence gaie, avec ses squares fleuris, ses nouveaux boulevards décorés de façades riches, ses marchés bruyants, ses innombrables étalages de victuailles, s'adapte bien à la belle humeur d'un peuple bon enfant, dégourdi, luron, bavard, plein d'entrain, aimant les aises de la vie, les bombances de table, les joyeux propos qu'inspire le vin, attaché du reste d'une si forte tendresse à son berceau que ce refrain plaisant : « Vive Nameur po to ! » se mêle à toutes ses folies comme un noël d'allégresse et de gratitude.

Le samedi, particulièrement, jour où de partout accourus, et des villages riverains du fleuve et des hameaux perchés à la crête des monts, les varlets de fermes affluent sur les places et dans les rues, aiguillonnant, ceux-ci, une paire de petits bœufs secs et nerveux, cinglant, ceux-là, une attelée de roussins pileux, et d'autres poussant devant eux, à coups de gaule, une débandade de porcelets, le samedi donc, une rumeur inhabituelle, confondant ensemble les hennissements aigres des chevaux, les rauques braiments des bourriquets, les abois des chiens, les mugissements des bêtes à cornes, les gloussements des poules, tout l'orchestre familier des écuries, des basses-cours et des étables s'élève jusque par delà les toits. La plupart des places, ce jour-là, se transforment en marchés, ici étalant des entassements de légumes et de fruits odorants que le soleil lustre de damasquinures, constelle d'étoiles d'or ou pique de paillettes, là échafaudant des montagnes d'œufs et des dômes de beurre, meules vermeilles qui se découpent sur des lits de feuilles ou de linges éclatants, ailleurs alléchant les gourmandises par des amoncellements de gallinacés dodus, moins potelés toutefois que les volailles engraissées en pays flamand, plus loin assourdissant l'ouïe d'un infernal concert de grognements et de glapissements émanés des enclos de bois dans lesquels sont parqués les gorets, pullulement de cuisses rondes et de flancs polis qui, dans la demi-teinte, prennent des tons de chair humaine.

Du côté de la halle aux laitages, perdu dans un dédale d'étroites ruelles encombrées d'étalages en plein vent, et par surcroît obstruées d'un fouillis de brouettes et de chariots, l'animation est surtout grande : comme un liquide au col d'un entonnoir, la foule s'y écoule en flots pressés, battant les maisons, bousculant les quartiers de bœufs pendus aux étaux des boucheries, accrochant les piles de sabots tassées au seuil des boutiques, en un va-et-vient qui ne cesse pas et reflue vers l'intérieur des halles qu'on aperçoit, dans la lumière des fonds, avec ses alignées de petits paysans terreux et noirs, de jeunes et frisques *méquennes*, de vieilles bréhaignes décarcassées, tous assis sur des bancs, coude à coude, si près l'un de l'autre qu'ils semblent emboîtés, et tenant sur leurs genoux des mannes de beurre et de fromages, immobiles d'ailleurs, sans un mot d'appel pour le chaland qui fait librement son choix.

Au dehors, cependant, le pavé résonne sous le cahotement des chariots, le tourbillonnement léger des roues de dogcarts, de calèches, de breaks et de tilburys, la ferraille molle des bidets enfourchés par de gros censiers rougeauds et le menu trottinement des ânes bâtés de grands paniers. Le gentilhomme, aussi bien que le manant, le maître d'une bastide non moins que le tenancier d'une borde, les jolis messieurs en vacance dans les héronnières d'alentour comme les grossiers chartons de ferme ont choisi ce jour-là pour dévaliser les magasins et se ravitailler en provisions de bouche, en ustensiles de ménage, en superfluités coûteuses. Devant les boutiques, piaffe dans un cliquetis de gourmettes l'équipage seigneurial, pomponné de rosettes et harnaché de cuir claqué ; à la file, le long des trottoirs, s'entassent les gourds limoniers grattant le grès du coupant de leurs pinces, les aliborons dont les oreilles tournoient comme des ailes de moulin, les bœufs au mufle humide, cornant après la litière de l'étable ; et çà et là, parmi un banderolement de rubans, un nuage de claires mousselines, s'abattent avec un fringotement de moineaux babillards de délicieux essaims de jeunes filles, escortées de larbins à livrée chocolat ou bleu de paradis. Toute cette foule ne commence à décroître que dans l'après-midi, et de nouveau alors, à mesure que l'ombre des monts s'allonge plus drue sur le sol, les charrières de la banlieue voient passer, à travers des amas de poussière, l'interminable procession des aristocratiques berlines balancées sur leurs demi-lunes et des rudimentaires véhicules, aux essieux grinçants comme ceux des chars gaulois.

Ainsi le mouvement de la vie contemporaine a peu

à peu effacé dans Namur les souvenirs de ce grand passé historique qui commence avec l'*oppidum Attuaticorum* de César, continue avec le *pagus Lommensis* de Charlemagne et, des siècles après, s'achève avec les sièges de Louis XIV et du roi d'Angleterre Guillaume III. Le Temps, qui ailleurs s'éternise dans des monuments, n'a pas même laissé ici une ruine pour témoigner de l'antiquité de la ville, et seul, au milieu de la dispersion de tout le reste, le grand roc de la citadelle est demeuré debout, comme un témoin des jours évolus.

Dieu lui-même, logé dans des temples sans majesté, n'évoque pas l'austère recueillement qui s'émane des vieilles basiliques parfumées de l'encens refroidi des

Intérieur de Saint-Loup. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

séculaires adorations. Isolé parmi le silence du quartier de l'Évêché, Saint-Aubin, avec son dôme intérieurement décoré d'allégories théâtrales, ses voûtes en berceau appuyées sur des maçonneries à pilastres engagés, ses parois uniformément blanches, ses balcons en saillie revêtus de feuillages, selon le goût fleuri du dix-huitième siècle, laissent dans l'esprit l'impression d'une salle de concert plutôt que d'une cathédrale. Et Saint-Loup, malgré ses prodigalités de marbres rouges et noirs et les fastueuses ordonnances de ses autels, magnificences auxquelles se révèle dans son apogée le mode jésuite, ne remue pas davantage au fond des âmes l'irrésistible élan de la prière. C'est ailleurs qu'il faut chercher des émotions; pénétrez dans le grand bâtiment quadrangulaire sis au confluent de la Sambre et de la Meuse, proche de la Porte d'eau, un vaste porche sur-

monté de deux symboliques figures de pierre. La *Société archéologique de Namur* y a installé ses collections, inappréciable trésor d'antiquités historiques et fossiles qui incline l'esprit aux méditations et sur la pâleur des soleils contemporains de la jeunesse du monde fait rayonner le fantôme désolé du premier homme.

Les bords de la Meuse. — Jambes, Dave, Taillefer. — Les roches de Frênes. — Les colères de la montagne. — Une église dans le roc. — Les Nutons. — Lustin. — La vallée du Burnot. — Souvenir d'un relais royal. — Une Sibérie. — Godinne. — Rouillon. — Les ruines de Poilvache. — Les quatre fils Aymon. — Yvoir. — Bouvignes.

En route pour les bords de la Meuse.

Chaussé de bons souliers à semelles garnies de caboches et les reins sanglés d'une ceinture qui nous tiendra en haleine, nous allons cette fois encore, comme naguère au pays de l'Entre-Sambre-et-Meuse, nous rassasier des saines jouissances de la promenade pédestre, narguant le rauque appel des locomotives.

Quand, au sortir de Namur, on a atteint le petit village de Jambes, dont l'antique pont élargit pardessus le fleuve ses huit arches fleuries de pariétaires, on a sur la droite le coup d'œil de la citadelle profilant dans l'air sa massive silhouette, coupée par le mouvement des rampes et tablée sur son grand rocher rouilleux. Au pied de l'escarpement, une mêlée de toits en ardoises bleuit parmi des bouquets de verdure, et d'entre les cheminées file la pointe des clochers, signalant l'existence de nombreux couvents. Peu à peu, les clochers s'amoindrissent dans la perspective, les maisons s'espacent, nous côtoyons de grandes landes brunes qui s'élèvent en pente douce, entourant çà et là les masses grises d'un corps de ferme bordé de ses dépendances.

Jusqu'à Dave, d'ailleurs, rien à voir : la Meuse reflète dans ses ondes vertes des berges régulières, plantées de baliveaux monotones. La nature chôme encore; il lui faut comme un petit temps de préparation avant qu'elle se mette à ses grosses besognes. A Wépion, les maisons grimpent le long d'une bosse losangée de cultures, brouillant dans les eaux la réverbération des murs peints au lait de chaux. Çà et là, une écluse, un barrage sur lequel l'énorme coulée glauque passe en bouillonnant, avec une large frange d'écumes dont les flocons graduellement vont se défaire dans le courant pacifié. Et tout à coup le sol se boursoufle; les roches commencent à dresser leurs grands cônes pelés ou broussailleux, comme la promesse des belles architectures qui vont s'échelonner devant nous de Frênes à Freyr; la petite station en briques rouges de Dave se détache sur le cadre d'un versant boisé qui se prolongera jusqu'à Taillefer. Encerclés sur presque toute leur étendue d'une interminable maçonnerie, alternée avec des clôtures en planches, là dorment, dans une sauvagerie de nature, les parcs de chevreuils et de biches, jalousement gardés pour les plaisirs du seigneur de la contrée, un grand d'Espagne, qui, trouvant le verdoyant paysage wallon plus à son goût que les pierrières du sol natal, y a installé, au milieu d'un jardin anglais, sa résidence d'été.

Moutonnant à perte de vue, la ligne des bois festonne d'un noir ourlet les hauteurs du ciel par-dessus un groupe de maisonnettes aux vergers fermés d'échaliers et qui se massent en contrebas de la voie ferrée. On dirait de petites fermes normandes endormies sous leurs pommiers comme dans un paradis terrestre, courtes, trapues, largement assises sur leurs fondements de grès, avec la couleur verte de leurs volets luisant au soleil parmi les cerises et les abricots de l'espalier. Et lentement la montagne se dépouille de son manteau d'arbres pour s'échancrer proche d'un autre pâté de maisons, toutes blanches, celles-là, d'une poussière de chaux, en une crevasse profonde et perpendiculairement taillée d'où s'extrait la pierre. Une activité industrielle, assez peu turbulente, du reste, succède ici, pour un instant, à la tranquillité des grands espaces solitaires.

« A l'é-au! »

Une grosse femme en jupon de tiretaine, au chapeau de paille retombant sur les yeux, sort d'une des habitations qui bordent la rive et se dirige à notre appel vers la barque où déjà nous avons pris place. Elle est accorte, la passeuse, bien que d'un âge sur lequel ont fleuri de nombreux printemps, et, tandis que la gaffe plonge dans les eaux en faisant grincer les cailloux du fond, elle nous demande si par hasard nous ne connaîtrions pas une Marie-Josèphe à Bruxelles. A notre grand regret nous lui avouons ne pas connaître de femme ni jeune, ni vieille, répondant à ce nom, ce qui n'empêche pas la digne batelière de nous accabler de ses compliments pour cette Marie-Josèphe de son cœur, si par hasard nous la rencontrons.

La nacelle raye d'un miroitement la glace polie du fleuve, et, poussée d'un suprême coup de la perche ferrée, doucement va s'échouer au débarcadère, sur l'autre rive. Là, les pieds mouillés par le remous, nous regardons béer devant nous la large fissure de Taillefer, marbrée de blancheurs lustrées et mates sur lesquelles se détachent les grises silhouettes des carriers, abaissant d'un mouvement rythmé leurs marteaux dont on entend les coupetées affaiblies.

Nous aurions pu longer les roches de Frênes sans nous déranger de notre premier itinéraire; mais nous n'aurions point distingué aussi nettement leur énorme profil, déchiqueté par places comme par un passage de boulets, et, vraiment, l'endroit n'est pas de ceux devant lesquels on passe avec indifférence. Aussi bien, le village de Profondeville, que nous allons traverser, allonge sur le chemin de halage une pittoresque rangée de maisons qui, vue du point où nous avons touché terre, se découpe à angle droit sur les fonds de Lustin, de l'autre côté de la Meuse, et enfonce comme un coin dans les pentes boisées du versant.

Je me souviens d'un tableau du peintre belge Baron, où l'aspect des petits toits rouges, blottis sous la roche

plombante et reflétés parmi les teintes bistreuses de la pierre dans l'eau des avant-plans, est rendu avec une saisissante justesse ; c'est bien en effet ce que nous avons sous les yeux en ce moment. Les humbles cahutes ont l'air de s'encastrer dans la prodigieuse muraille comme des armoires, et sur leurs combles tremble l'ombre des chênes suspendus entre ciel et terre, pareils à de gigantesques oiseaux pris par les serres. Ce mariage de l'habitation et du rocher s'est si bien consommé à la fin, que, en certains endroits, l'un complète très exactement l'autre. On ne sait plus où commence la maison, où finit le rocher; celui-ci sert de mur d'appui, d'assise, de support, avec ses mousses d'or pour papier de fond, ses rugueux bosselages pour étagères et ses trous pour placards. Le soir, les braves habitants accrochent leurs habits aux crampons enfoncés dans le roc, aussi naturellement que si les crampons étaient fixés dans des briques cimentées avec de la chaux.

Au-dessus d'eux, pourtant, par ressauts violents semblables à des escaliers faits pour des géants, s'enlève la masse titanique, si haut que la plus élevée des minces bicoques n'est plus, à distance, qu'un humble champignon poussé à son pied. Et de tout son énorme entassement la montagne les protège et les menace tout à la fois, les préservant de la foudre, des frimas et du vent, et de temps en temps les pulvérisant sous des blocs gros comme des bœufs, lesquels, roulant de pente en pente avec un bruit de tonnerre, fracassent réguliè-

Les roches de Frènes. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

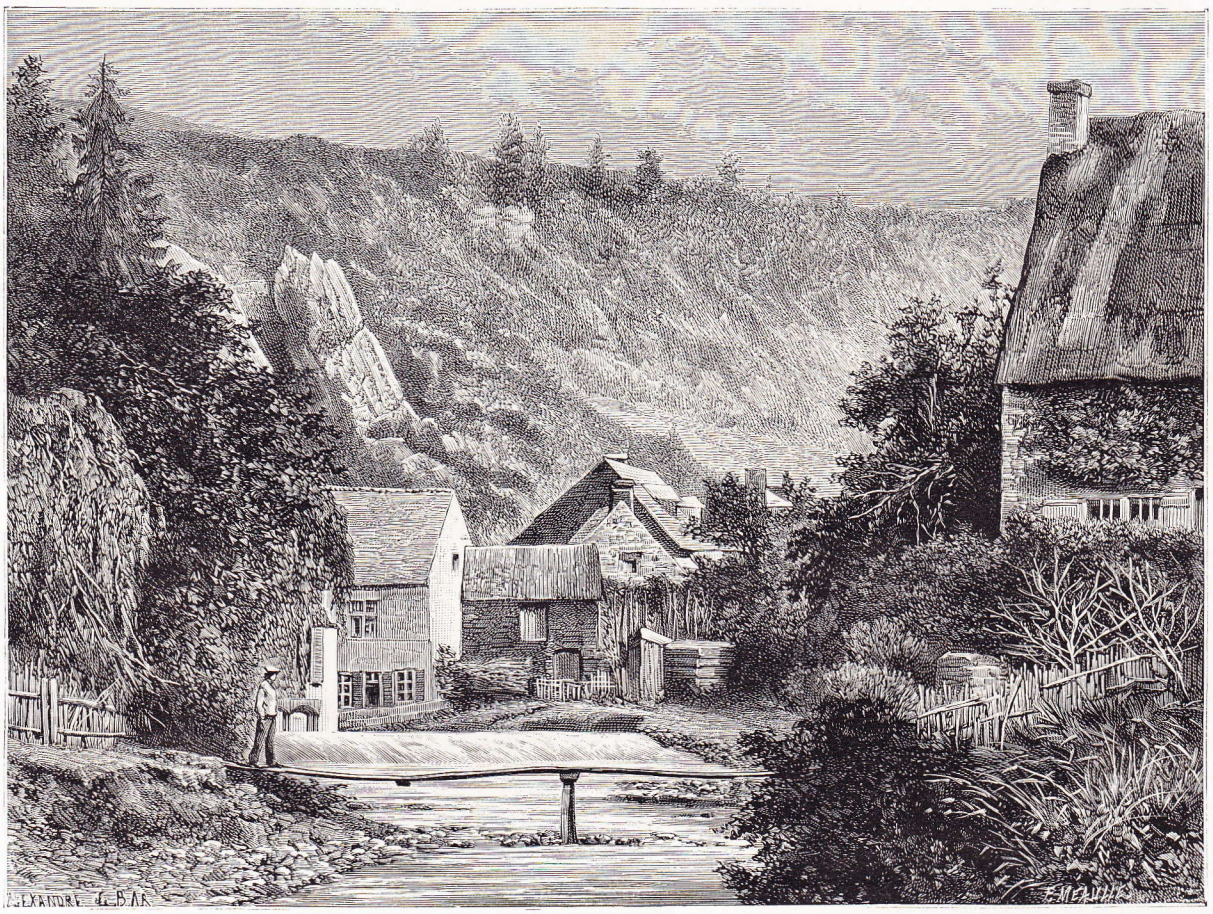
rement çà et là une cheminée, défoncent l'angle d'un toit, aplatissent quelques arbres et finalement s'en vont s'abîmer en morceaux sur le pas des portes.

Ici la montagne est souveraine et suspend à ses caprices les destinées humaines. Le moindre de ses éboulements met en péril les précaires existences parquées à sa base, et d'en haut elle semble les regarder d'un air sourcilleux. Cependant, telle est l'inébranlable confiance des hommes, que les vingt ou trente ménages tapis dans ces périlleux logis continuent à demeurer sous la menace éternelle du grand rocher, sans paraître s'inquiéter démesurément de ce terrible voisinage. Une vieille femme qui guéait des verdures dans la Meuse et à laquelle nous faisions part de nos appréhensions, nous répondit que puisque les habitants de Frènes, sauf de rares exceptions, avaient été épargnés jusqu'ici, rien ne faisait prévoir qu'ils ne le seraient pas dans l'avenir. Et ces locataires du rocher, comme pour donner raison à la vieille, les uns faisaient pâturer de maigres vaches sur les contreforts herbus du mont, les autres, accroupis sur les seuils, remaillaient leurs filets ou décortiquaient des légumes avec une absolue tranquillité.

Le colosse, il est vrai, ce jour-là s'épanouissait dans la sérénité d'un matin de septembre, comme un bon vieillard se chauffant les lombes au soleil, et la lumière baignait de haut en bas sa carcasse fendue de larges lézardes au bord desquelles s'ébattaient les corneilles. Quelques-unes de ces ouvertures ressemblaient aux hautes fenêtres effilées des cathédrales et ailleurs

se creusaient comme des porches, diminués dans la profondeur par l'abattement des voussures ; une ombre bleuâtre tapissait leurs excavations, et tout autour une immense oscillation lente de floraisons poussées dans la pierre mettait comme le frisson d'une gaieté sur la bénigne paroi rigide.

Mais la gigantesque roche n'a pas toujours cette débonnaire apparence. L'hiver, sous son grand froc blanc, avec ses broussailles qui ondulent comme des barbes, elle a l'air de suspendre la malédiction sur la contrée. Rien de plus romantique alors : elle évoque l'image d'un moine-soldat tendant aux courroux du ciel ses pics comme des bras. Vienne la tourmente : on la voit écheveler ses crinières de végétation morte, et, furieuse, aboyer par tous ses trous, comme si des meutes étaient cachées dans ses flancs. Dans ces moments on est moins à l'aise sous les petits toits rouges ; plus d'une des femmes qui l'été balancent un berceau sous le rebord d'un cube à demi détaché, se traîne alors à genoux devant la vitre cerclée d'un feston en papier de couleur, où, droite dans sa robe constellée de paillons, s'aperçoit madame la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Puis, c'est le dégel, le sol bouge, l'immense roc oscille sur sa base, les eaux du plateau



Yvoir (voy. p. 363). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie

changées en torrents se ruent par-dessus les crêtes, entraînant tout dans leur cours, fracassant de leurs cataractes ce pauvre endroit solitaire qu'il n'est pas aisé de secourir.

Le rocher de Frênes n'a pas, d'ailleurs, que sa physionomie rébarbative pour arrêter le regard du touriste : il cache dans ses entrailles d'attirantes curiosités. Les gens du pays vous diront, en effet, qu'en se faufilant par une des étroites fissures visibles au-dessus de la sortie du tunnel, on arrive à la « grande église ». Ne rêvez pas de basilique mystérieusement enclose dans les ténèbres de la montagne, avec des arceaux appuyés à des piliers trapus : rien n'y ressemble moins que la cavité à laquelle vous parviendrez après avoir rampé sur le ventre pendant quelques anxieuses minutes, le corps enserré par les étroites parois du conduit, comme les trépassés entre les quatre planches de leur bière. J'ai risqué ce passage redouté, il y a une quinzaine d'années, et n'ai point perdu le souvenir des tortillements de couleuvre qui me permirent d'aller jusqu'au bout. Encore dois-je avouer que le cicérone qui m'accompagnait dut me tirer par la tête, les épaules refusant absolument de se dégager, ce qui me valut un torticolis prolongé.

Une autre crevasse aboutit à une caverne moins spacieuse, mais célèbre dans la contrée sous le nom de

Ruines de Poilvache (voy. p. 364). — Dessin de Vuillier, d'après une photographie

« Trou des Nutons ». Allez-y, si toutefois votre silhouette réunit les conditions de souplesse et de minceur nécessaires : il se trouvera toujours quelque gamin pour vous y conduire. Vous saurez du moins dans quelles espèces de grottes nuitaient ces ténébreux troglodytes qu'on appelait aussi *Sotais* et qui, si l'on en croit les uns, auraient été d'anciens Gaulois fuyant devant l'invasion, et, d'après les autres, seraient des peuplades de bohémiens terrées sous terre pour mieux se dérober au pourchas des gens qu'ils spoliaient.

Il n'est pas, d'ailleurs, par là-bas une localité un peu convenable qui n'ait ses trous de Nutons, et je dois déclarer qu'à peu de chose près tous se ressemblent également ; c'est ordinairement une cavité plus ou moins enfoncée dans le roc, où il est difficile de se tenir debout et qui fait miroiter au feu des torches les suintantes humidités de ses voûtes.

Jadis, à la veillée, se contaient d'étranges histoires au sujet des habitants de ces taupinières ; on était généralement d'accord pour les représenter sous la forme de nains très vieux et très laids, grands travailleurs au surplus et qui dans leurs invisibles forges, trahies seulement par des volutes de fumée échappées aux fentes de la montagne, comme à travers des soupiraux, battaient sans relâche le fer et le cuivre. Pareils aux chaudronniers ambulants dont le cri : V'là le rétameur! retentit au fond des maisons dans les villages et les banlieues, ils avaient pour spécialité de raccommoder les choses ménagères que les gens de la contrée déposaient le soir à l'entrée de leurs tanières. Dès l'aube, polis et retapés, les ustensiles flambaient d'un éclat neuf à l'endroit où ils avaient été mis la veille. Ces espèces de gnomes, d'ailleurs, n'exerçaient de maléfices que contre ceux qui les trompaient et substituaient, par exemple, un caillou ou quelque autre objet dérisoire au boisseau de grain ou à la mannerée de noisettes auxquels ils avaient droit. Alors c'étaient des vengeances : le bétail s'alanguissait, l'eau de la fontaine se corrompait, un sort était jeté sur la maison du téméraire. Et le paysan d'aujourd'hui, en égrenant le chapelet de ces lointains souvenirs, qui faisaient passer un frisson dans le dos de ses ancêtres, a sur les lèvres un sourire incrédule.

En marche! Sur le plateau, tout en haut de la bosse où serpente un mince ruban, Lustin groupe autour de l'église ses maisons et ses fermes. Attaquez gaillardement la montée, moins dure qu'elle ne le paraît; le sentier vous mènera par de grandes étendues où les blés font onduler l'été leurs toisons, jusqu'au gros du village, une place bordée irrégulièrement de petites façades en grès, par delà laquelle recommence immédiatement la solitude des landes, bruissant, l'été, du crécellement ininterrompu des cigales.

Sur l'autre rive s'échancre, au bas d'une roche boisée, la gorge de Burnot. Il y a là, à la corne de la route grise, une hôtellerie d'apparence honnête, dont les fenêtres enguirlandées de feuillages s'encadrent dans de gros moellons carrés. Autrefois, au temps des diligences, les conducteurs ne manquaient pas de relayer devant « l'huche aux Bouchat », et, tandis que les chevaux plongeaient leurs naseaux dans la crèche emplie d'avoine dorée, les voyageurs pénétraient dans le couloir dallé de pierres bleues à la gauche duquel le cabaret étale son comptoir lustré et ses rangées de tables symétriques. Une bonne odeur de potage gras sortait de la cuisine et alléchait les appétits, mis en gaîté d'ailleurs par le bel air de l'habitation. Il suffisait alors de faire causer un peu la vieille aubergiste, dont les yeux bigles et vifs trahissaient une perpétuelle bonne humeur, pour en obtenir la confidence d'une nuit mémorable à jamais écrite dans les annales du village. Le premier roi des Belges, en tournée dans ces avant-postes des Ardennes, avait, paraît-il, nuité à l'auberge burnotienne. De la vesprée à l'aube, cette tête couronnée dormit d'un somme profond dans la chambre tendue de papier indigo, où, sur la cheminée, des fleurs artificielles étalent, derrière une cloison de verre, leur pâleur inaltérée. La chambre ne fut pas murée, et plus d'un voyage de noce, depuis, a pris ses ébats sous la voûte peinte au lait de chaux où Léopold en s'éveillant avait vu chatoyer les clartés du matin ; mais, du moins, un ineffable témoignage de ce séjour auguste fut conservé, sous la forme d'un vase à panse arrondie et historié de fleurs en couleur.

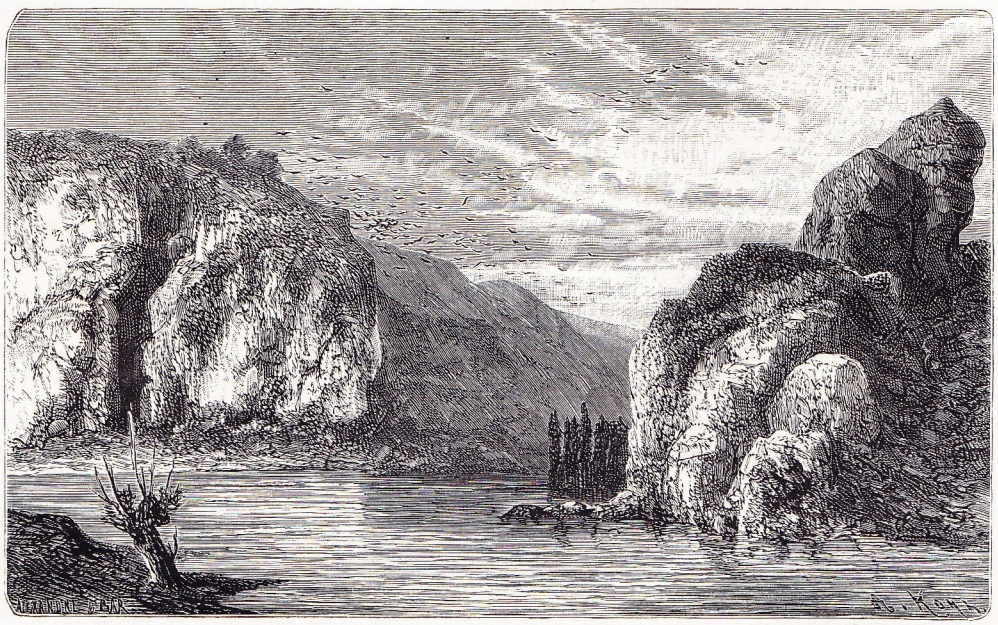
Inégale et bosselée, la route provinciale s'allonge à la droite de cet antique relais, au bouillonnement d'un joli ruisseau, le rû du Burnot, descendu des hauteurs et zigzaguant entre des rives herbues, sur un lit encombré de cailloux, des souches moussues et d'éboulements de roche. Lentement elle s'exhausse, et par une succession de rampes gagne le plateau où se succèdent Arbre, Saint-Gérard et Fosses. Çà et là des exploitations de carrières ouvrent de larges crevasses dans le roc, des moulins et des polissoirs battent l'eau de leurs roues; et le martèlement rythmique des tailleurs de pierres scande le claquement des taquets. A gauche, sur une énorme butte le sauvage hameau de Bois-Laterie, vrai nid d'aiglons accroché dans les airs, rôtit aux flammes des canicules et se gerce au gel des hivers. Ils sont là une centaine de ménages tout perdus dans les hauteurs de l'air, vivant comme une grande famille sur leur cime pelée, avec leurs porcs, leurs poules, leurs vaches maigres.

En ces régions du plein air, le moindre vent souffle en tempête, bousculant les toits de chaume qui encapuchonnent le torchis des huttes. Et du promontoire que forment les rochers, on voit se dérouler, à des profondeurs d'abîme, la Meuse, toute mince comme un ruban, entre l'enfilade des grands monts de la base au sommet ondulant sous la houle des genêts, tandis que sur les plateaux qui se suivent à perte de vue, les moissons flambent dans le bleu cru de l'air avec des lueurs d'incendie.

Un lit ravineux de torrent, impraticable pendant la saison des neiges, dévale raidement du faîte, et tout

obstrué de cailloux et d'éboulis, avec de larges affleurements de roc qui, par moments, s'étagent comme des degrés d'escalier, débusque en face de la rustique agglomération de Godinne. Qu'une transparence azurée baigne la perspective des roches de Rouillon, que sur ce fond de vapeurs oscillantes se découpent alors les tourelles du petit manoir accolé à l'église, qu'enfin, à l'arrière-plan, le fleuve s'allume d'un fourmillement de soleil, et l'on a sous les yeux un tableau complet. La montagne, d'ailleurs, dresse par-dessus le riant village ses alternatives de terres labourées, de pentes boisées et de rocheux profils, et dans toute sa hauteur se résille d'une quantité de sentiers qui desservent les logis en briques et en glaise blottis dans la masse de ses verdures.

Cependant la route, après avoir longé quelque temps des parois rugueuses et pelées, se bifurque en deux directions : l'une monte vers Bioulx, dont le séculaire castel s'enorgueillit encore d'un pont-levis et de ses primitives sarbacanes, l'autre s'étrangle entre deux rangs d'appentis, de soutes à porcs et de brunes façades grossièrement hourdées. Rouillon va nous montrer, à la sortie de cette étroite rue que trois bœufs affrontés ne pourraient traverser, l'énorme tranche de craie dorée, connue dans le pays sous le nom de Roche aux Corneilles et que la truelle semble avoir découpée dans un pâté de gélatine, tant ce formidable mur, rayé de minces fissures et à peine renflé de légers reliefs, dégringole en lisse et verticale surface jusqu'aux pierrailles du chemin. D'innombrables vols de freux tournoient sans trêve autour du géant : quelquefois, par bandes, on les voit s'abattre dans les champs, après avoir longuement déployé leur éventail par l'air, et l'espace est assourdi de rauques croassements; puis,



La Roche aux Corneilles à Rouillon; le *Calvaire*. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de l'auteur.

ouvrant tous en même temps leurs ailes funèbres, ils regagnent brusquement les infinis couloirs du vaste madrépore qui alors en un instant est criblé de pointillements noirs, comme des balles frappant en tous sens une cible.

La voie traverse un peu plus loin le village de Hun, laissant à gauche une grande carcasse de château peinturlurée d'un rose auroral; et à quelque distance de là apparaissent Anhée et Moulin, reliés à l'autre rive par un pont de fer dont le dessin géométrique se découpe sur la vaste nappe du fleuve. Déjà dans la perspective moutonnent les maisons de ce joli coin de pays qui s'appelle Yvoir, accrochées au flanc d'une grosse butte ronde échancrée vers le bas par le lit d'un ruisseau (voy. p. 360). Pourtant, un énorme bloc taillé à pans droits, le *Calvaire*, sous lequel passe le tunnel du chemin de fer et qui doit son nom au grand Christ érigé à son faîte, barre encore une partie du paysage. Et, brusquement, la large étendue scintillante des eaux se déroule à l'horizon comme un fond de décor égratigné d'une lumière argentine.

Chaque pas nous rapproche, à présent, du fouillis de toits d'ardoise et de glui, entrevus tout à l'heure. Le village s'égrène, roule à la débandade sur les pentes du mamelon, dans un désordre capricieux et hardi. Tous les murs ont des espaliers, des vignes, une chape de végétations, les fenêtres rient dans les feuilles, les toitures sont lustrées de mousses. Et la rue passe l'eau, traverse une vieille arche à dos d'âne sous laquelle la rivière du pays, le torrentueux Bocq, fait danser ses truites parmi les écumes. Au premier plan une bastide aux tourelles en poivrière dont on aperçoit au passage les grands jardins encorbeillés, avec leurs saules épandus par-dessus les murs, mettent une note claire

et gaie. Un songe d'existence placide, s'écoulant sur ces terrasses fleuries aux musiques des cascades, s'empare de l'esprit à la vue de ce rustique castel épanoui dans un cadre de verdure, et l'on poursuit sa route, un peu mélancolique, enviant l'heureuse insouciance des hobereaux qu'aucune nécessité ne rappelle à la ville.

Moulin! point de départ habituel des excursionnistes qui abordent Montaigle par le bas de la vallée. Le pays, qui n'avait offert jusqu'à présent à notre curiosité qu'une succession de tableaux où la nature joue le rôle principal, va tout à coup nous la montrer mêlée à l'œuvre des hommes. A la place des bastions et des contreforts taillés dans le roc, les vieux châteaux historiques aux voûtes sombres desquels se complotaient et se perpétraient les exterminations, dresseront devant nous leurs murs déchiquetés. A ceux qui voudraient recommencer le pèlerinage du féodal repaire naguère décrit par nous, une ancienne connaissance, la babillarde Molignée, qui nous servit de guide pour en trouver l'accès du côté des pentes ravinées du Flavion, fera la conduite à travers les détours du défilé qui, passé Moulin, s'ouvre sur notre gauche. Ah! si elle voulait nous révéler les secrets du passé, au lieu de colporter de rive en rive la chronique des fleurettes qui se mirent dans son cristal! peut-être nous dirait-elle les chevauchées de velours et de damas, les dames sur leurs haquenées, les seigneurs sur leurs palefrois, le bruit des hanaps entrechoqués, les tours flamboyantes et les chants de l'orgie, toute cette invention romantique des faiseurs de romances et d'opéras-comiques. Mais le ruisseau, indifférent à nos chimères, continue à jaser entre les berges étoilées d'épaisses floraisons, secouant de ci de là ses écumes blanches autour des barrages formés par une branche ou une pierre moussue et ailleurs reflétant dans son petit flot uni la feuille argentée des saules.

Pour nous, qu'éperonne le désir de l'inconnu, nous nous arrêterons de préférence devant le roc légendaire de Poilvache, dont la sévère silhouette, lambrequinée de pans de murs ébréchés, s'incruste durement dans le ciel par delà Yvoir, couvrant de son ombre les maisons tassées à sa base comme de gros champignons (voy. p. 361). Une rampe escarpée, où le pied butte contre des débris, file à la gauche de sa gigantesque croupe sous des éclaircies de feuillage : de bosse en bosse elle conduit au solitaire plateau au rebord duquel s'arc-boutent les restes de cette massive architecture guerrière du moyen âge.

Un lourd manteau de lierres étoffe les antiques moellons scellés dans la montagne : comme des festons, ses feuilles lustrées s'entrelacent autour des baies et des crevasses béantes sur l'espace, pareilles à de vagues porches sous lesquels ne passerait plus que le vent. Et sur le sol inégal partout ondulent les hautes herbes des cimetières; par moments, on le sent mollir sous la marche, comme pour révéler l'existence de voûtes souterraines, et ailleurs il se bossèle d'amas pierreux, du milieu desquels le lézard pointe sa frétillante croupe damasquinée.

Bon endroit pour les méditations sur la vanité des choses de ce monde. Le souffle des étendues met dans les oreilles une plainte grave, où l'on croit entendre la voix des siècles disparus, tandis qu'un peu de poussière roule sur toutes les autres poussières gisantes dans l'enclos. Et l'on pense à ces quatre fils Aymon, contemporains de Charlemagne, auxquels la tradition rapporte l'origine de la redoutable forteresse, à cette barbarie superbe des grands combats qui pour champ clos avaient des fleuves et des monts, à l'énormité de ces orgueils se bâtissant des aires dans la région des vautours, si proche du ciel, qu'en tombant sur les misérables serfs prostrés au pied du donjon, la foudre paraissait tomber de ses funèbres meurtrières. De cette gloire et de ces épopées il ne reste aujourd'hui que des carcasses de maçonneries, des segments ébréchés de tours, des galeries peu à peu comblées par les éboulements; et, comme une dérision au tumulte des prises d'armes, la sauterelle fait seule entendre son stridement monotone parmi le silence des solitudes.

Ce tribut payé au charme décevant des ruines, on dévale plus allègrement la pente qui ramène dans la vallée : des paysans hâlés et secs succèdent aux ombres des héros et des paladins, et la réalité de leur grossière existence besogneuse fait penser à cet autre combat, celui du soc et de la terre. Houx, mirant dans la Meuse ses toits d'ardoises et ses vertes clôtures, n'a plus rien de féodal : une bonne petite gentilhommière de campagne s'enclave dans son territoire, regardée avec dédain par le vieux roc rechigné; et çà et là un placide pêcheur à la ligne, assis sur la berge, achève de donner au paysage sa note apaisante et moderne.

Cependant, à notre droite une ville jadis renommée, et, comme un simple bonnetier failli, maintenant réduite à une condition précaire, Bouvignes, aligne ses deux rangs de façades badigeonnées d'ocre, entre lesquels la route se casse anguleusement. Quelquefois une ruelle laisse voir au passage le cabossement d'un pavé étranglé, filant obliquement sur le flanc de la montagne; puis les façades couleur pain d'épice continuent à se suivre, ramagées de vitrines à petits carreaux derrière lesquelles l'épicier, le boucher, le boisselier, le taillandier rangent symétriquement leur marchandise. Le tout a l'air d'un faubourg de petite ville, traversé en plein jour par les chariots à bœufs dont les roues grincent le long des trottoirs, dans la rainure caillouteuse du ruisseau.

Suivez toutefois l'une des petites ruelles tortueuses qui grimpent la bosse du versant : par places un vieux pignon, un linteau de porte, une tourelle, un coin de cour accrochent un motif pittoresque, et l'on va, on monte toujours; par-dessus les toits, des jardins en terrasse s'étagent contre la paroi rocheuse, festonnés d'espaliers sur un fond de grès calciné. Là-haut, dominant toute cette demi-rusticité, se dresse la tour de Crèvecœur, la rivale de cette autre tour, Montorgueil,

Panorama de Dinant (voy. p. 366-368). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

bâtie par les gens de Dinant. Mélancolique, un peu plus démantelée chaque année, elle perpétue la légende des trois dames de Crèvecœur et semble s'abîmer dans la contemplation de l'endroit du fleuve où, étroitement embrassées, ces sœurs héroïques se précipitèrent, pour ne point tomber aux mains des farouches condottieri de Henri II (voy. p. 368). Quand la dernière pierre aura chu, peut-être le tragique roman aura-t-il cessé d'exister; déjà des savants en us, ayant mesuré la distance qui sépare le donjon de la rivière, ont déclaré impossible le saut dans la Meuse. Comme si pour les princesses de contes de fées et de légendes il n'était pas toujours quelque pont invisible qui leur facilite les promenades aériennes les plus compliquées, quelque truc mystérieux et providentiel grâce auquel leurs pieds, ailés à l'égal de ceux d'Ariel, exécutent en se jouant les plus périlleuses voltiges!

Bouvignes ne fut pas toujours le tranquille séjour dont le silence n'est aujourd'hui troublé que par le clic-clac des voituriers faisant pétarader leurs fouets au rez des vitres. Au quinzième siècle elle rivalisait avec Dinant dans l'industrie des cuivres, et cette rivalité d'art avait fini par amener toutes les autres : on se harpaillait, on se pelaudait, on s'invectivait à la façon d'Homère, et quelquefois, tous en bandes, les milices devant, on sortait des murs pour s'aborder en rase campagne. L'histoire a conservé le souvenir de ces haines locales, grandies par moments à la taille de l'épopée quand, par exemple, le duc de Bourgogne, épousant la querelle de ceux de Bouvignes, marche contre les Dinantais, en fait un grand massacre, et, pour leur enlever le goût des représailles, rase leurs murs jusqu'aux fondements.

Les artistes, en ce temps, avaient la tête près du bonnet : le plus ou moins d'adresse à ciseler une buire et à repousser un plat allumait des jalousies qui devenaient le prétexte d'interminables guerres. On ne s'en douterait guère aujourd'hui, à voir s'allonger, du côté de la cité des orageux « Copères », la pointe des maisons de Bouvignes, et Dinant réconcilié leur tendre la main par-dessus ses rives : le levain des discordes s'est depuis longtemps fondu dans les lampées fraternelles du cabaret; et, en même temps que les séculaires rancunes, la glorieuse tradition du cuivre battu a rejoint dans les gouffres d'oubli l'âme des rudes artisans, les ancêtres des bonnes gens pacifiques d'aujourd'hui.

Dinant. — Son rocher. — Sa collégiale.

A mesure qu'on avance, la rive droite se peuple de maisons bâties en bois et en briques, dont le profil irrégulier s'accidente de cages surplombantes, arc-boutées aux murs par des étrésillons. Quelques-unes pointent des pignons taillades en scie, au milieu desquels s'ouvrent de minces fenêtres garnies de petits carreaux. Il y en a qui, à leur base, sont traversées de passages à voûtes surbaissées, menant par des degrés d'escaliers du quai à la rue. Et presque toutes ont un bon air de vétusté, atténué malheureusement par le peinturlurage au lait de chaux.

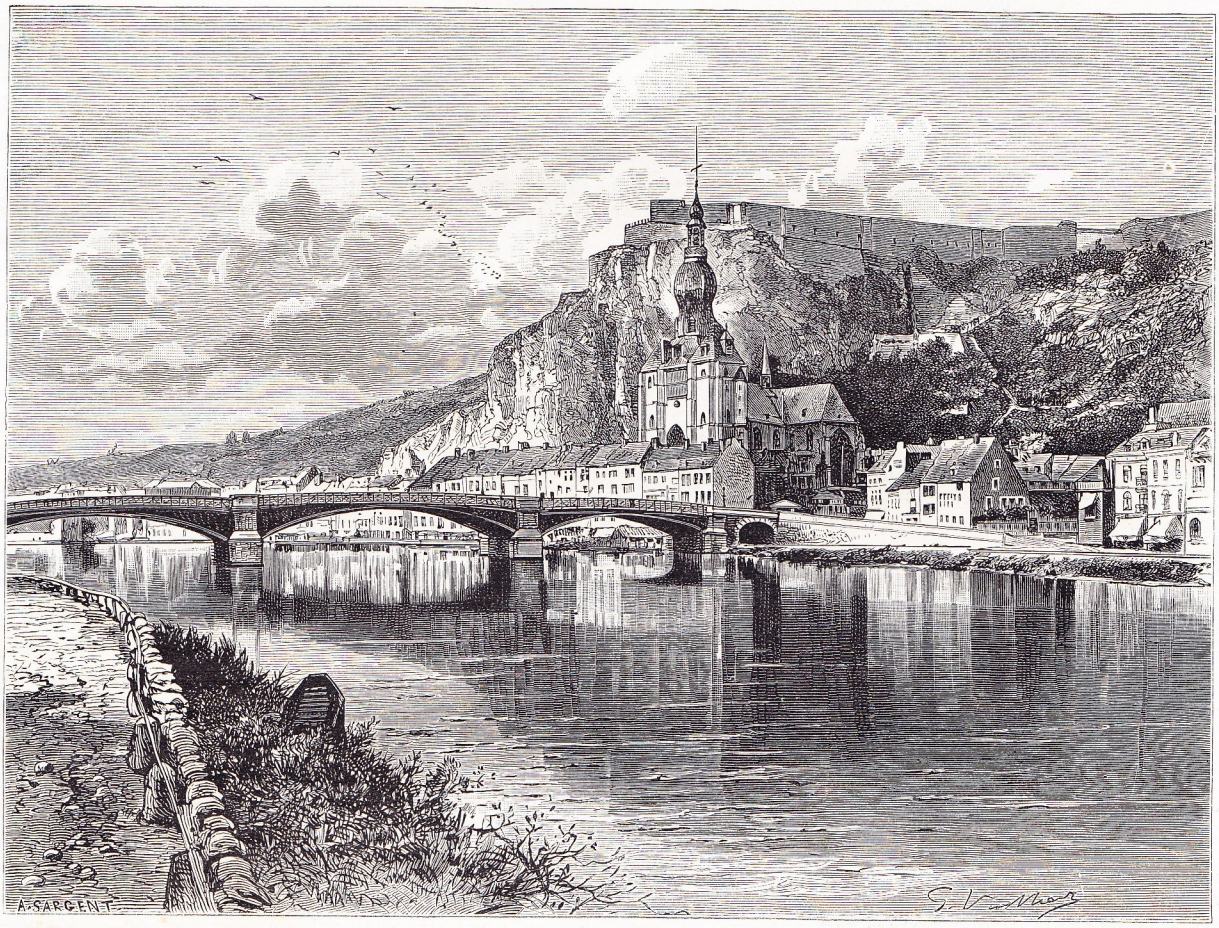
C'est là que commence Dinant, dont l'étymologie, au dire des érudits, ces mirifiques épingleurs d'anas, viendrait de ce jeu de mot : « Dic Nam », paroles initiales de l'apostrophe que jadis saint Materne lança à l'infâme idole adorée sous le nom de Nam dans la contrée. Mais n'approfondissons pas ce mystère et contentons-nous de regarder le spectacle que nous avons sous les yeux. La ligne des maisons qui tout à l'heure longeait le rivage s'incurve bientôt pour former le cercle autour d'une place ramifiée en carrefour. En même temps le rocher qui s'était reculé sous la poussée des faubourgs fait un saut en avant, d'étage en étage s'échafaude jusque dans la nue, entassant les contreforts pour appuyer sa masse énorme, et brusquement se découpe à pic par-dessus un bijou gothique épanoui à sa base (voy. p. 365).

Notre-Dame, en effet, du côté du chevet, s'accule si étroitement au mur de fond que fait derrière elle le roc qu'elle y semble emboîtée, comme un bloc même de la montagne qu'on aurait ajouré de hautes fenêtres à croisillons et auquel on aurait donné pour revêtement une noble chape de cathédrale primaire. La montagne a dit ici à l'œuvre des hommes : Tu n'iras pas plus loin; et au lieu de lui permettre de se déployer, lui a mesuré la place, la contraignant à se passer de collatéraux, avec un chœur visiblement étranglé comme un prisonnier de guerre jeté dans un cul de basse-fosse et qui ne peut étendre ses bras. Ainsi collée au rocher, cette fleur de la seconde moitié du treizième siècle, qui ailleurs paraîtrait imposante, est réduite à des proportions médiocres si on la toise à l'échelle du colosse qui l'écrase et l'étouffe de son prodigieux élancement. Le bulbeux clocher, imbriqué d'ardoises bleues, dont elle se coiffe et qui figure assez bizarrement un couvercle de pot à moutarde, ne parvient même pas à l'égaler à l'arrogante crête escarpée au-dessus d'elle.

D'en bas, d'en haut, la collégiale a l'air d'un nain à côté d'un géant, comme si la nature avait entendu faire de celui-ci la vraie cathédrale, ne laissant à l'ouvrier de l'autre que la possibilité d'une lointaine imitation. Or cette cathédrale de schiste, excoriée, bossuée, côtelée de puissantes nervures, auprès de laquelle toutes les autres maisons sont pareilles à des jouets de Nuremberg, se carre, pesante, revêche, incomprimée, avec l'église elle-même pour pilier d'appui. Mais, si effacée qu'elle soit par cet entassement de blocs, celle-ci n'en garde pas moins sa beauté précieuse, semblable au minerai scellé dans sa gangue. A peine a-t-on mis le pied sous ses voûtes qu'une magie s'opère et que, dans cet espace resserré qui, vu du dehors, semble incompatible avec la grandeur, les trois nefs se déroulent, amples et magnifiques entre leurs colonnes vénérables, comme les profondes allées d'une forêt. L'optique, naguère troublée par les illusions du roc, ce déroutant géomètre dont la toise démesurée fait paraître toutes

choses petites à l'entour, à présent reprend pied dans les certitudes, circule à travers les réalités des choses avec l'étonnement de s'être laissé entraîner à des sortilèges trompeurs.

Un souffle d'austère piété descend des vastes espaces du chœur et des transepts, flotte dans l'atmosphère enflammée des vitraux, se dégage des symétriques ordonnances du triforium ; et ce double mirage de l'art et de la religion finit par élargir le vaisseau presque à la taille de celui des grandes basiliques. Pénétrez à la tombée de la nuit par un des deux porches aux voussoirs peuplés de figures, dans ce lieu de silence et de prière : un jour sombre et doux, qui tombe ici plus vite que dans les maisons de la ville, en raison du perpétuel demi-crépuscule qu'y maintient le voisinage du rocher, ruisselle en lumière voilée à travers les meneaux flamboyants des fenêtres dont les étoiles et les trèfles se découpent sur les flancs de la montagne comme des floraisons de sculpture aux parois d'une façade. Et dans cet obscurcissement de l'air, molles ténèbres d'un charme d'autant plus impressionnant pour les esprits chrétiens qu'elles s'accordent avec le sens mystérieux des symboles, les formes revêtent des aspects vagues dont la confusion, en brouillant la



Notre-Dame de Dinant. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie.

netteté des lignes, rayonne à travers l'espace comme du songe visible et recule par delà le réel la grandeur matérielle du sévère édifice.

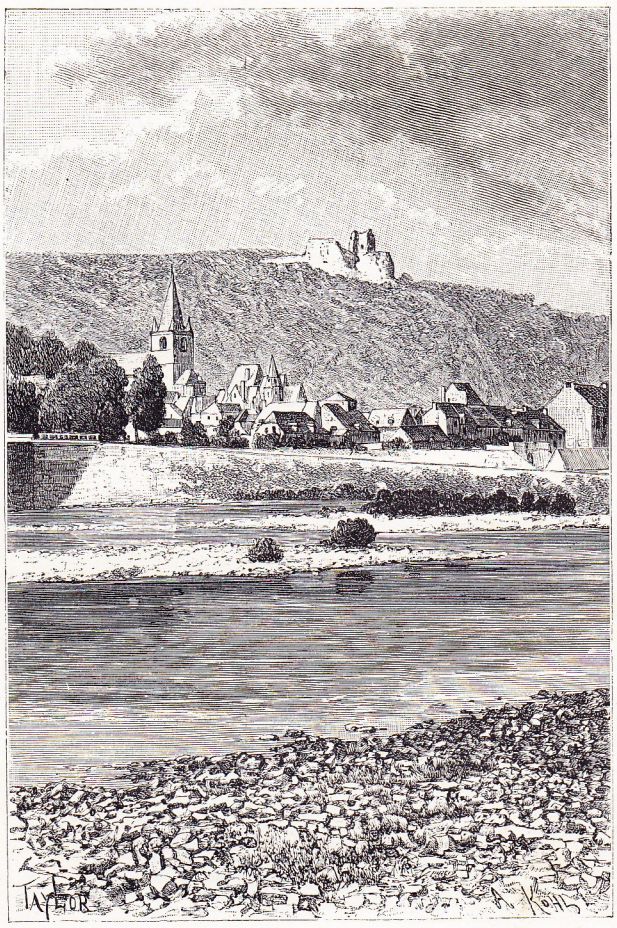
Ce qui manque à la grande maison religieuse, ce n'est donc ni la mystique beauté, ni les accords spirituels de la ligne ; même comprimée par le roc, elle s'élance, darde ses piliers, projette son chevet ; elle est comme le matériel symbole de la prière, d'autant plus efficace et vivifiante qu'elle a besoin de saillir du tuf rocailleux de la conscience. Tout cela fait de Notre-Dame de Dinant une des efflorescences les plus pures dans le jardin du gothique primaire, un beau lis sans tache dans le glorieux parterre des grandes églises catholiques. Mais ce qu'elle n'a pas peut-être, c'est l'émouvante atmosphère religieuse des moindres chapelles, des plus humbles tabernacles du pays flamand. A Bruges, à Gand, à Anvers, les adorations ont fini par laisser planer sous les arceaux, à travers l'odeur d'encens froidi des cassolettes, comme un encens d'âme, une émanation de la créature vers son Dieu. Et le peuple toujours courbé, l'infime tourbe humaine agenouillée sur les dalles, les femmes écroulées aux plis de leurs grands manteaux qui, à Saint-Sauveur, à Saint-Jacques, à Saint-Bavon, s'immobilisent en de fervents prosternements, ajoutent encore à l'impression du lieu, apparaissent là comme des statues dont la

forme et le silence se confondent aux sévérités du mobilier religieux.

Ici rien de pareil : la foi wallonne, plus sèche, moins pénétrée, ne sait pas prendre, au fond de ses temples, l'attitude abdiquée, l'infini renoncement à tout de la foi des Flandres, agenouillée sur un sol de tombes avec des genoux qui semblent enfoncés dans la mort même. Cette race rieuse et goguenarde ne connaît pas les humilités soumises, les volontaires ténèbres où se plonge l'autre : l'air des cimes la grise, un peu de l'éternelle gaîté de la création qui, autour d'elle, fait germer jusqu'au grès, la prédispose à l'indépendance; celle-là est fille de la lumière, de la vie, des grands espaces; elle n'est pas, comme la race des Flandres, murée en des sépulcres, avec des poussières de siècles sur les jours présents. Aussi, non plus à Notre-Dame que dans la plupart des autres temples de la contrée, vous ne verrez la profusion d'autels, d'images pieuses, de marbres, de dorures qui à Bruges rendent sensible l'élan de la ferveur.

De l'ancienne magnificence de la décoration il ne reste presque plus rien en la collégiale dinantaise, si ce n'est çà et là quelques ornements de cuivre, témoignage du vieux génie dinantais. Mais la beauté de l'architecture fait presque oublier cette nudité de la pierre, si toutefois il est permis d'appeler nues des surfaces qui partout se revêtent de reliefs et quelquefois, comme dans la chapelle du baptistère, aux voûtes surchargées d'une grappe de prophètes et d'apôtres, s'animent d'une profusion d'images touffues, pareilles aux ciselures d'une orfèvrerie.

Cependant l'énorme bloc rocheux en surplomb sur Notre-Dame prend dans l'espace un air guerrier de citadelle. Là même, en effet, où au quinzième siècle, dans une position qui semblait inaccessible, se dressait un château-fort puissant, les Hollandais construisirent une citadelle. Tout au long de la crête court une ligne d'épaisses maçonneries percées d'embrasures, mais on y chercherait vainement le col allongé d'un canon. Un silence a succédé au bruit des corps de garde; les casemates ont été changées en magasins; et dans les cours une herbe drue pousse, toujours plus haute, comme sur de la mort; mais cette évocation funèbre est peut-être prétentieuse pour un tel lieu, d'où jamais la mort n'est partie.



Bouvignes et les ruines de Crèvecœur (voy. p. 366). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Puis le roc, tout à pic jusque-là, fait un saut en arrière, avance ensuite, accidente ses plans, cesse d'être de la pierre nue sous une abondance de végétations. A mi-pente s'étagent les jardins de Montfat, célèbres pour une caverne où la légende met un temple à Diane, et un peu plus loin les terrasses du Casino, un fouillis de feuilles avec des tortilles grimpant, biaisant, dégringolant, et deux grottes sous des massifs de mélèzes. Du plateau qui couronne le faubourg de Saint-Médard, la perspective est surtout admirable. Le regard embrasse un fourmillement de pignons de cheminées chevauchant à la diable sur les raidillons, avec des trous noirs de verdures, des coins de fleuve miroitant à travers les percées, des flambées d'étincelles arrachées par le soleil aux toits squamés d'ardoises (voy. p. 365).

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)